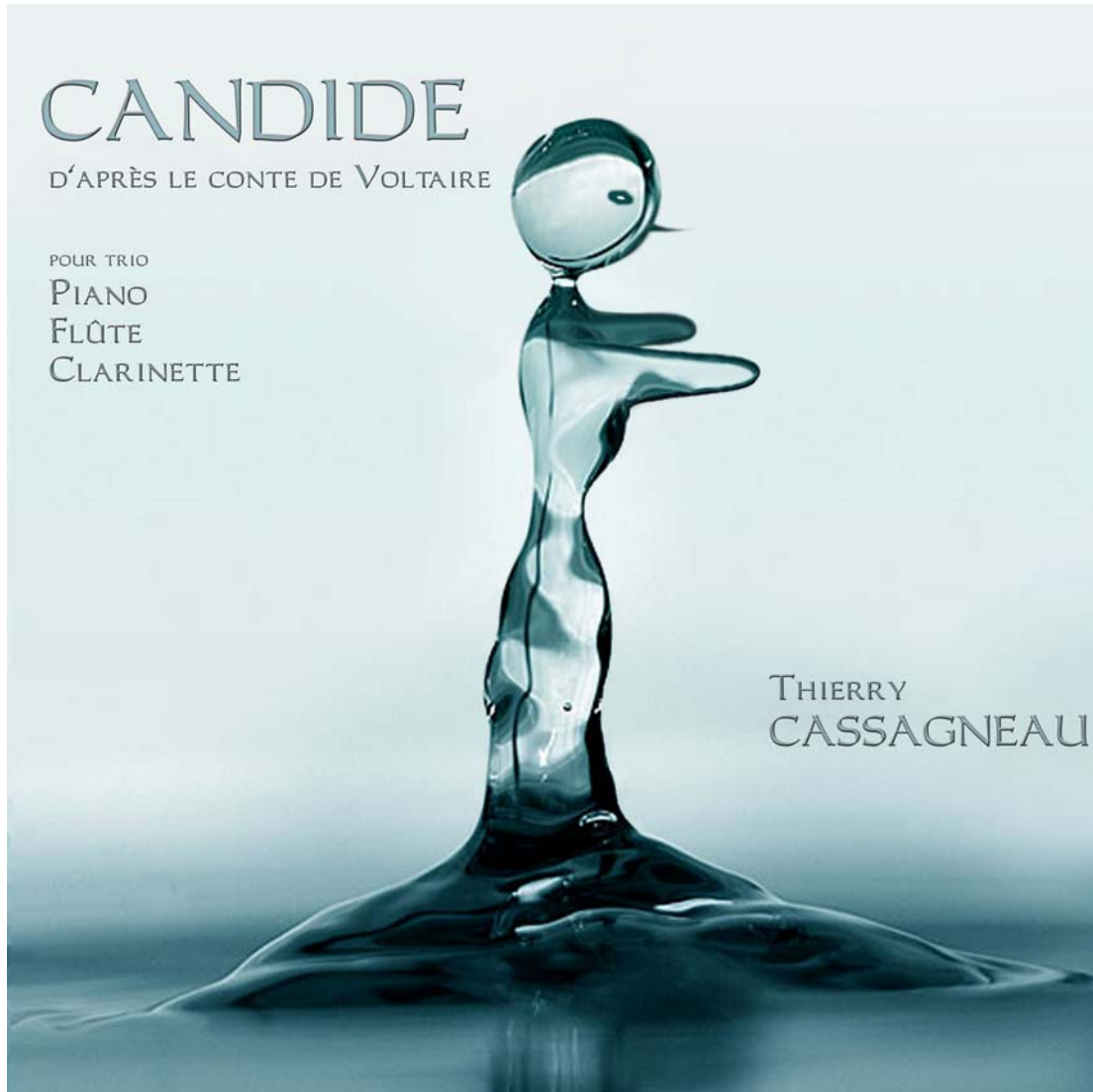


# CANDIDE (2004)

Thierry Cassagneau



■

*Candide* est une œuvre fluide, qui a du rythme, et qui libère une gaieté presque insouciant et naïve. C'est une œuvre qu'il faut écouter à la fois pour ses qualités suggestives, pour la richesse de ses partitions et surtout son dynamisme. La version proposée remplace la soprano par une flûte et révèle la formidable musicalité des partitions. Bien sûr, ce site proposera une version chantée de *Candide* dès que les partitions de la soprano seront interprétées par quelque chanteuse lyrique de talent.

■

A la fin de l'été 2003, je fus contacté par un trio de jeunes musiciennes issues du Conservatoire de Paris pour savoir si je n'avais pas de titres susceptibles d'être joués par leur formation. Elle comprenait une soprano, une clarinettiste et une pianiste. Je fus d'abord hésitant, parce que je n'avais jamais composé pour un ensemble aussi réduit et spécifique. Néanmoins, souhaitant connaître si j'en étais capable, ce qui a priori constitué un gros défi, je me mis à faire quelques essais. Le fait d'utiliser pour la première fois le piano dans ce contexte m'inspira une fugue (qui devint plus tard « Le Mariage de Candide »), puis deux ou trois autres morceaux qui restèrent tous inachevés. Deux mois plus tard, je me replongeai dans ce travail (suite à un rappel du trio) avec la ferme intention de terminer quatre premiers morceaux. Ayant substitué la soprano par une flûte pour plus de commodités, je fis une musique mélodieuse où les partitions de la flûte et de la clarinette se mêlaient harmonieusement. Je songeai alors à ce que la soprano suive la partition de la flûte en vocalisant. La réaction du trio fut négative, cette musique pouvait être jouée « sous certaines conditions, dans des cas bien particuliers », et on me reprochait de ne pas faire l'effort d'écouter d'autres compositeurs pour acquérir plus de technique et d'inspiration. Je reçus alors une maquette de certaines œuvres enregistrées par le trio, pour connaître ce que de vrais compositeurs pouvaient faire. Je fus saisi par une chose (à l'exception notable d'une œuvre de Spohr) : les compositeurs, inconnus de moi, avaient en fait créé des œuvres où la soprano se surajoutait, comme par devoir ou nécessité, au jeu des deux instruments. Autrement dit, je ne percevais aucune musicalité dans le jeu de la soprano, mais plutôt de la monotonie, et un chant en décalage avec les instruments, un chant qui s'en accommodait sans y répondre. Surpris mais aussi rasséréiné par ce constat, je me dis que le jugement du trio était quelque peu sévère à mon égard. Probablement parce que le trio s'était accoutumé à interpréter des partitions fondées sur cette unique approche.

Alors, j'ai longuement médité sur le sens à donner à mon expression qui voulait rendre à la soprano un rôle beaucoup plus musical. La musique que j'avais créée laissait une impression de légèreté, elle était souple, fluide, gai, presque naïve. Il me fallait relier

cette expression à une œuvre littéraire, et c'est sans hésitation que je pensai au chef-d'œuvre de Voltaire, *Candide*. Je le relus, en prenant des notes sur les phrases clés des principaux personnages et l'histoire. Puis, je sélectionnai douze thèmes enchaînés chronologiquement, que je rattachais à un titre bien précis. Ayant ainsi structuré ma démarche créatrice, je me remis au travail et découvris que je pouvais composer plus facilement et beaucoup mieux qu'auparavant. Il ne me fallut que quelques semaines pour composer huit ou neuf nouveaux morceaux, mais il me fallait encore rattacher la partition de la flûte au texte et au thème que j'avais choisi. Je classai ainsi les œuvres selon ce qu'elles exprimaient, selon l'atmosphère qu'elles suggéraient. Ce fut alors avec une grande facilité que je pus « textifier » les partitions, en reprenant les phrases clés et le vocabulaire propre à cette magnifique nouvelle philosophie. Le résultat me séduisit et l'adéquation entre la musique et l'histoire de *Candide* me parut parfaite. Une lumière m'avait guidé, ou plus précisément son souvenir, celle de la *Flûte Enchantée* de Mozart et ses transcriptions pour instruments à vent, qui m'avaient, il y a bien des années, fortement impressionné. Fort de cette conviction, j'envoyai l'œuvre complète au trio qui me promit de faire quelques essais. Je ne reçus ni remerciements, ni critiques, ni conseils, et je n'ai hélas jamais entendu une seule de ces compositions interprétées par le trio... Peut être que cette œuvre avait atteint un niveau de difficultés techniques supérieur à ce que l'on attendait?

### **Pourquoi Candide ?**

Cette œuvre de Voltaire est une nouvelle philosophique critiquant la métaphysique de Leibniz. Ce dernier définit un « *grand principe* » (fondateur de sa métaphysique) selon lequel : *rien ne se fait sans raison suffisante*. Leibniz appelle Dieu la *dernière raison des choses, sans quoi il n'y aurait pas de raison suffisante où l'on puisse finir* (je cite). Notons que Voltaire ne se réfère à aucun moment à Dieu dans sa satire. Pourtant Leibniz postule que la perfection des choses dérive directement de la Perfection Suprême de Dieu. Par exemple, concernant la Justice, Leibniz nous dit : *comme la Justice, prise fort généralement, n'est autre chose que la bonté conforme à la sagesse, il faut bien qu'il y ait*

*aussi une justice souveraine en Dieu ; la Raison qui a fait exister les choses par lui, les fait encore dépendre de lui en existant et en opérant ; et elles reçoivent continuellement de lui ce qui les fait avoir quelque perfection.* Selon Leibniz, en créant l'univers, Dieu a choisi le meilleur *Plan possible* et par conséquent *le Monde Actuel est le plus parfait qu'il soit possible.* Pour rendre compte de la perfection fondamentale des effets que nous observons, Leibniz a recouru aux *causes finales* et défini son *Principe de Conenance*, qui permet de relier directement l'apparente nécessité des effets au *choix de la Sagesse*. Il est clair que Voltaire pourfend ceux qui utilisent Dieu pour justifier la réalité présente en y donnant un sens métaphysique. C'est donc à la fois à Leibniz, aux religions et à leurs représentants que Voltaire s'en prend (il s'attaque ainsi au christianisme, aux Jésuites, aux inquisiteurs, aux moines, etc). Notons qu'aux chapitres XVII et XVIII, où Candide est dans l'Eldorado, Voltaire écrit que les habitants de ce royaume ont un Dieu mais ne le prie jamais parce qu'il leur a donné tout ce qu'il leur faut (phrase clé que j'ai reprise et qui, selon la pensée de Voltaire, souligne le côté égocentrique de la religion). Voltaire utilise souvent le sens de cette phrase de Leibniz : *car l'amour de Dieu remplit nos espérances et nous mène dans le chemin du suprême bonheur, parce qu'en vertu du parfait ordre établi dans l'univers tout est fait le mieux qu'il est possible, tant pour le bien général, qu'encore pour le bien particulier de ceux, qui en sont persuadés et qui sont contents du divin gouvernement, ce qui ne saurait manquer dans ceux qui savent aimer la source de tout bien.* Mais il la soustrait toujours de toute référence à Dieu. Ce qui laisse à penser que Voltaire cherchait d'abord à se moquer de tous ceux qui utilisent le concept de Dieu et la religion pour justifier l'idée de perfection naturelle (et donc divine) dans le monde. Aujourd'hui encore, cette métaphysique est utilisée par la plupart des êtres humains pour justifier la mort. C'est une métaphysique qui sert parfaitement le discours religieux, et de manière générale tout discours utilisant le concept divin pour justifier une action, une cause pour un effet (le Bien). L'histoire de l'humanité est dans une certaine mesure liée à la manifestation de cette idée. Hélas, aujourd'hui encore il existe de nombreux adeptes de cette métaphysique

(les plus connus sont ceux qui jouent le rôle des inquisiteurs touchés par la grâce divine). Candide restera malheureusement toujours d'actualité aussi longtemps que l'on attachera la perfection du bien à la violence des actions humaines, volontaire (la guerre, l'esclavage, etc) ou involontaire (mort naturelle ou par accident) et que la foi justifie par des sophismes glorificateurs.

Prise à la lettre, une telle métaphysique paraît évidemment bien naïve, et Voltaire choisit de défaire ce système non pas en opposant un autre traité, mais une nouvelle philosophie dans lequel Candide, élève de Pangloss (philosophe leibnizien), confronte la réalité de l'existence avec la métaphysique que son maître lui a enseigné. Le texte de Voltaire a la particularité d'adopter le même vocabulaire, les mêmes tournures de phrases que Leibniz a utilisés. Il oppose de façon très systématique la réalité, souvent insupportable, grotesquement enlaidie, à l'idéalisme leibnizien. Mais après avoir plongé le lecteur dans cette déconstruction impitoyable des idéaux, il termine par un conseil tout simple : **il faut cultiver son jardin**, tant pour l'aspect utile et matériel que pour le côté agréable (souvenons-nous de l'Eldorado). Joindre l'utile à l'agréable, telle serait finalement la leçon du *Candide* de Voltaire, qui en ce point, rejoint Horace lorsqu'il écrit : « Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci » (Horace, *De Arte Poetica*, ligne 343) ; il enlève tous les suffrages celui qui mêle l'utile à l'agréable.

Jaquette (format CD-rom) imprimable **pour usage privé uniquement**

Résolution 600 dpi (avant conversion format pdf)

© 2004 Thierry Cassagneau

